

Historiciser le mal

Une édition critique de *Mein Kampf*
traduit par Olivier Mannoni
Fayard, 2021

« Avec son *Dictateur*, Chaplin recrée les hurlements effrayants d'Hitler ; comme lui, le traducteur doit rendre la langue de la peur¹. »

Dix ans de travail pour un pavé de 1000 pages, un chantier collaboratif mobilisant en Allemagne des douzaines de spécialistes sous la direction de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich, en France une équipe dirigée par les historiens Florent Brayard et Andreas Wirsching : c'est ce qu'il aura fallu pour rééditer *Mein Kampf*, qui paraît chez Fayard dans une nouvelle traduction d'Olivier Mannoni. S'il traduit de grands auteurs de littérature contemporaine, Mannoni est aussi devenu spécialiste d'une version très particulière de la langue allemande, la langue nazie, la LTI (*Lingua Tertii Imperii*) décrite par Viktor Klemperer.

Lestée d'un appareil critique aussi long que le texte d'Hitler lui-même (2 800 notes), et de quatre cents pages de commentaires, la nouvelle traduction ne sera pas exposée chez les libraires, qui n'en disposeront que sur commande. En reversant ses droits à la Fondation polonaise Auschwitz-Birkenau, l'éditeur prend un parti résolument non commercial pour publier un ouvrage destiné avant tout aux chercheurs et aux étudiants. Pour le traducteur Olivier Mannoni, « il ne s'agit pas de sortir un brûlot, mais de désamorcer une bombe toujours active ».

Mein Kampf a été rédigé en 1924 à la forteresse Landsberg où Hitler était emprisonné dans des conditions très confortables. Après

¹ Compte rendu de la conférence du 30 septembre 2017, Olivier Mannoni, ETL.

l'échec de sa tentative de putsch, comptant bien se réinstaller dans le paysage politique, Hitler fait un portrait de lui-même en pleine ascension, en faux héros de guerre et grand penseur. *Mein Kampf* sera interdit en Allemagne en 1945, mais il en circulait déjà douze millions d'exemplaires, offerts par les mairies en cadeau de mariage ou achetés par obligation avec la carte du parti nazi.

Après une première version réalisée pour un directeur d'édition qui laissera la place à une nouvelle équipe, Olivier Mannoni reprend sa traduction, à la demande de Florent Brayard, pour restituer tous les défauts de l'œuvre originale : confusions, syllogismes, conjonctions de coordination mal placées, avalanches d'adverbes, archaïsmes, phrases incohérentes. Vingt personnes travaillent aux cinq mille notes allemandes traduites ou rédigées par une armée de doctorants et une équipe d'historiens de premier plan.

Les nazis cachaient tout mais ils écrivaient beaucoup, explique Mannoni. Goebbels écrivait son journal, à raison de quinze feuillets par jour, vingt-six volumes au total. Lorsqu'on décide de publier ces sources, journal de *Goebbels* ou *Mein Kampf*, se pose la question du travail critique du traducteur et de sa responsabilité. Tel quel, le texte peut garder son pouvoir de toxicité ; il convient de le remettre en perspective par rapport aux faits. Avant de le traduire, il faut d'abord se demander dans quel but il a été produit : pour dissimuler, convaincre, créer un univers...

« L'idéologie nazie a déformé en l'espace de douze ans une langue riche de quatre siècles de culture. À partir de 1933, les arts, les lettres et les médias sont au service exclusif du Führer et de son parti ; il se crée un vide dans la vie littéraire, qui se reconstruira très lentement après la chute du Reich (...). La langue nazie est faite pour désactiver la raison.² »

On voit se développer un vocabulaire très riche pour désigner les convois vers les camps (« transports » et jamais déportation), la solution finale. *Vernichtung* par exemple a eu trois ou quatre sens différents au cours du temps, de « nettoyage » à « anéantissement » ; c'est un mot camouflé.

2 Idem

L'une des difficultés de traduction des textes nazis, c'est d'en restituer les mots codés : une *Volkswagen* n'est pas une voiture, c'est la voiture du Peuple ; même chose pour le poste de radio, *Volkempfänger* (récepteur du Peuple) disponible partout à partir de 1930. Dans *La fascination du nazisme*³, Peter Reichel a montré le talent du régime nazi pour créer l'illusion ; même les autoroutes sont les autoroutes du Reich, *Reichsautobahn*, alors que leur construction a été lancée par la République de Weimar.

Les textes destinés à créer un univers mental montrent un enthousiasme lyrique pour le Peuple (*Volk*). Ils racontent une réalité politique rêvée, des objectifs héroïques.

Le nazisme invente une langue brutale, affirmative, surchargée d'adverbes et d'hyperboles, qui s'interroge peu mais s'exclame beaucoup. C'est une langue destinée à faire peur. Dans la Wehrmacht, les grades de l'armée allemande étaient encore ordinaires : Leutnant, Oberleutnant, Generalleutnant. Des mots nouveaux apparaissent pour les Waffen SS, des mots qui claquent comme des rafales de mitraillette : *Obersturmführer*, *Hauptsturmführer* (chef d'assaut principal). Ces mots faits pour impressionner restent intraduisibles, ils n'existent que pour leur son, rappelle Olivier Mannoni ; il y a eu six millions de morts sur la base de ces mots-là.

Évoquons pour conclure le dernier piège auquel fait face le traducteur de la langue nazie : les mots ou tournures de phrases font penser au présent. *Volk*/Peuple est un terme dangereux parce qu'ambigu : il peut représenter une communauté sociale, ou ethnique, il peut prendre un sens révolutionnaire (en France, c'est le peuple qui prend la Bastille). En 1989, le mur de Berlin tombe aux cris de *Wir sind das Volk* (Nous sommes le peuple), signifiant que le Parti Social unifié d'Allemagne ne représente plus le peuple. À peine le mur à terre, on entend *Wir sind ein Volk* (Nous sommes un peuple), et le sens du mot bascule en quarante-huit heures. À part Günter Grass, raconte Mannoni, personne ne s'aperçoit de rien.

Marie Hermet

3 Traduit par Olivier Mannoni, éditions Odile Jacob, 1993, Paris.
